



La sortie scolaire, paradoxale évasion

Olivier Maulini

MOTS CLÉS: PRISON • HORIZON

L'école est par définition un lieu clos, isolé du monde. Tout y est conçu pour apprendre méthodiquement, loin des désordres de la vie ordinaire. Alors à quoi bon s'en évader par moments, pourquoi s'éclipser en sorties, visites ou excursions? Voyons tour à tour quelles fonctions peut avoir le pas de côté, ce que son histoire nous apprend de ses ambiguïtés, enfin comment il pourrait évoluer.

RECRÉATION OU FORMATION?

Suivant les croyances et les pratiques des enseignants, se déconfiner peut avoir deux fonctions:

- ▣ La première est de récréation: le but est de suspendre le temps de l'étude, de libérer les corps et les esprits, de servir de soupape aux heures habituellement passées dans l'immobilité et la claustration; les courses d'école offrent ici une occasion d'«aération» ou de «décompression», à distance des leçons et des bancs alignés au cordeau, par exemple dans un zoo, un camping ou un parc d'attractions.
- ▣ La seconde visée est davantage de formations: plutôt que de tourner le dos au programme, on cherche à le parfaire, le prolonger ou même et simplement le prendre au mot; les voyages d'études portent alors pleinement leur nom, on y pratique l'enquête de terrain en confrontant par exemple l'écriture de Ramuz aux paysages du Léman, le concept de biotope à la vie d'un étang ou le Code civil à une session du tribunal de la région.

Bien sûr les deux choses peuvent se combiner. Visiter une ménagerie enseigne des choses sur la nature et peut faire réfléchir aux relations entre êtres humains et animaux. Camper apprend la vie de groupe, parfois les rudiments de l'astronomie et l'art du feu de camp. Monter dans le train fantôme ou le grand huit est peut-être plus trivial, mais excellent pour expérimenter des émotions. En somme, n'importe quelle entreprise peut

nous changer, ce qui justifie à la limite toute pérégrination. Mais si les programmes font des choix, pourquoi ce qui les complète n'en ferait-il pas? Poser cette question, c'est chercher le sens de chaque sortie, et revenir aux sources de cette tradition.

UNE TRADITION PASTORALE

Regardons donc en arrière. Si la course d'école est une sorte d'oxymore (une contradiction dans les termes), elle est d'abord un rituel presque aussi vieux que l'institution. Aristote enseignait en marchant, dans son lycée péripatéticien. Comenius souhaitait des collèges dotés d'un préau, d'un jardin et d'un verger, environnement propice à l'instruction. Rousseau emmena Emile se perdre dans les bois pour lui démontrer l'intérêt des points cardinaux. Trop d'arraisonnement nuit à la Raison: les pédagogues ont voulu soigner les corps autant que les esprits, mais surtout faire comprendre et donc éprouver aux élèves ce que les savoirs abstraits peuvent concrètement apporter à leur pouvoir d'agir et de penser.

La mode est aujourd'hui aux alternatives apparemment inédites de «l'école en forêt», «l'école en bateau», l'«école en pleine nature» ou encore l'«*ecoschool*», toutes déclinaisons de l'«*outdoor education*». Mais ces plaidoyers pour la renaturation de l'instruction n'ont en réalité rien de nouveau. En Suisse, Rodolphe Töpffer organisa ses pensionnats pour qu'ils forment la jeunesse au contact des livres et des choses en même temps (Hoibian, 2003). Des excursions pédestres rythmaient l'année, par conviction hygiéniste mais aussi par désir davantage romantique d'unir nourritures intellectuelles et déjeuners sur l'Alpe.

«*Je ne sais quel vent printanier nous a cette année poussés prématurément hors de classe*», écrit le chroniqueur-pédagogue dans ses *Voyages en zigzag* (1844/2015, p. 255). «*Quand les oisillons, de leur nid, voient les primevères émailler le sol et les haies de l'enclos reverdir, ils agitent leurs ailes, et sans grand effort ils*



S'évader pour apprendre...

quittent le nid; de même quand les écoliers voient de la classe le soleil qui reluit et les arbres qui bourgeonnent, volontiers ils quittent les livres, et préfèrent quoi que ce soit à leur pupitre. D'ailleurs plusieurs d'entre nous viennent de passer leurs examens, et au sortir de cette grande crise rien ne paraît sépulcral comme de se remettre incontinent à l'étude. Tant il y a que c'est M. Töpffer qui proposa samedi passé un petit tour du lac. La chose fut votée par acclamation.»

«Ne sortir que dans des havres de paix ne prolonge-t-il pas le paradoxe de la forme scolaire?»

Olivier Maulini

Elan vital, existence bucolique, amour du pays, démocratie participative: tout n'est-il pas ravissant hors d'un «sépulcre de l'étude» ankylosant? A cet idéal champêtre feront plus tard écho les piques libertaires contre l'«école sanctuaire», «prison» ou «casernes», son horizon bouché, son odeur de renfermé. Une excursion est certes l'occasion de décroîtrer l'enseignement, mais ce supplément d'âme penche tellement du côté de la pastorale – «un petit tour du lac par soleil luisant et vent printanier» qu'il crée une ambiguïté: ne mêle-t-il pas deux oppositions, d'abord entre dehors et dedans, puis entre nature et culture censées se superposer? Le cosmos serait du coup gage de libération, le logos d'aliénation. A ce compte-là, l'école n'est plus la promesse mais l'inverse d'une émancipation...

UN RISQUE PLUS QUE JAMAIS CALCULÉ

Résumons-nous: la sortie scolaire a fonction récréative ou formative, c'est la première variable clé; mais le terrain qu'elle arpente peut être naturel ou culturel, enjeu moins discuté mais plus décisif parce que refoulé. C'est que s'évader pour apprendre est devenu plus que jamais un paradoxe, dont le calcul de risque doit lui-même s'extérioriser...

En Suisse romande comme ailleurs, le contrôle croissant de la société sur l'école entraîne la procéduralisation des velléités de s'échapper. Les directives insistent par exemple pour que «toute sortie s'inscrive dans un cadre pédagogique construit autour d'une thématique précise, en lien avec le plan d'études». Il ne s'agit pas de s'égayer par plaisir, mais de «donner du sens aux apprentissages», de «décloisonner les enseignements» ou de «contribuer à l'éducation à la citoyenneté». Apprendre dans l'espace public mais sur temps scolaire appelle un guidage didactisé. Mais quelles zones de cet espace faut-il arpenter? Les objectifs sont d'abord de «découvrir, comprendre et appréhender l'environnement» ou de «favoriser le mouvement». Les camps d'une semaine sont ainsi dédiés à la nature et au sport: randonnée, ski, voile, VTT... Les sorties plus courtes valorisent elles aussi



le grand air, ou alors et par contraste d'autres lieux clos: musées, théâtres, laboratoires, etc. Lorsque la culture prend le pas sur la nature, elle peut être artistique ou scientifique, mais (à l'image de l'école) sous la garde d'une clôture académique. C'est aux extrémités que le risque paraît le mieux se tempérer: on fuit l'agitation sociale en rejoignant soit les grands, soit les petits espaces.

Une prudence explicable, mais aussi discutable. Car ne sortir que dans des havres de paix ne prolonge-t-il pas le paradoxe de la forme scolaire? En formant les futurs citoyens loin des dangers de la Cité, on neutralise ce qui pourrait les perturber, mais en se privant des questions les plus vives, celles dont dépend le sens des savoirs enseignés (Perrenoud, 2011). Enquêter dans la rue, les champs, les logements, les commerces, les cafés, les usines, chantiers, bureaux, hôpitaux, services sociaux, *sit-in* ou manifestations redéfinirait autrement les priorités: en direction de l'existence humaine telle qu'elle se mène et se démène en réalité, entre confrontations des cultures et naturalisation des identités. Comme l'a théorisé Georges Snyders, «*le rôle de l'école est de conduire peu à peu l'enfant de ses groupements premiers à des collectivités chaque fois plus amples, ce qui signifie en même temps élever l'association à un niveau supérieur*» (1973, p. 356). Une ambition périlleuse, critique autant des frilosités du moment et des robinsonnades de la tradition. Mais si l'école ne prend pas sur elle cette initiation, elle la délègue aux familles, ce qui enferme chacune d'elles dans son monde et ses capacités privées d'évasion. Comment feront-elles, alors, pour élargir ensemble leur horizon?

L'AUTEUR

Olivier Maulini
Université de Genève
Faculté de psychologie et des sciences
de l'éducation
Laboratoire Innovation Formation
Education (LIFE) www.unige.ch/fapse/life



Références:

- Hoibian, O. (2003). *Les voyages en zigzag de Rodolphe Töpffer*, Babel, 8, 57-70.
URL: <https://journals.openedition.org/babel/1311>
- Perrenoud, Ph. (2011). *Quand l'école prétend préparer à la vie... Développer des compétences ou enseigner d'autres savoirs?* Paris: ESF.
- Snyders, G. (1973). *Où vont les pédagogies non-directives?* Paris: PUF.

Prochain dossier - Février 2022
La passion pour enseigner/apprendre
(motivation, rôle, évolution, routine)
www.resonances-vs.ch